

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 24

Artikel: A n'on prîdzo, on dzo de tsautein
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-201211>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lorsque Monsieur oubliera cet article III a, Madame est autorisée à le lui rappeler.

ART VI a. — Chaque fois que Madame désirera réunir les jeunes filles de sa connaissance qui sont mal entourées et que les circonstances, dont l'appréciation est laissée au sentiment conjugal de Madame, le permettront, Monsieur offrira d'aller prendre à la pâtisserie les « bricelets » indispensables pour une veillée féminine, et de divertir les invitées de Madame au moyen de morceaux de flûte ou de quelque autre manière. Au cas où il n'aurait aucun talent d'agrément, il cherchera quelque occupation utile des dehors; ceci à seule fin de vider l'appartement.

Qui eût cru qu'on fût aussi facétieux que cela dans les Unions !

Petites annales de juin.

Le 12^e jour de juin 1560, après minuit, fut vu chose admirable sur le lac de Lausanne, car il fut vu partir du ciel comme la grosseur d'une grosse maison, tout ardant en feu, donnant en feu, donnant grande clarté sur le lac, de sorte que les gens nageant sur le dit lac pensoient proprement avoir la fin du monde et brûler. Finalement, après avoir duré quelque temps, cela se perdit et s'éteignit en un lieu près du village appelé Villette, dans le dit lac.

PIERREFLEUR.

* * *

Le 2 juin 1732, il tombe à Vallorbe une masse de neige qui s'élève jusqu'au toit des maisons.

Dans un an.

Dans un an d'ici, à peu près, tous les Vaudois seront à Vevey. Et, avec eux, que de milliers de gens, venus des quatre points cardinaux pour applaudir à cette fête unique au monde, la *Fête des Vignerons*.

Il y a quinze ans qu'eut lieu la dernière Aujourd'hui encore, on ne peut y songer sans ressentir, comme alors, l'émotion qui nous étreignit à la vue du spectacle qu'offraient cette nature si belle, ces estrades immenses, débordantes de spectateurs enthousiasmés, ces scènes grandioses, poème sublime de la nature, auquel collaborent tous les arts, et qui symbolisent, avec une poésie intense, les saisons, la vie des champs, dans toute sa grandeur, la vie du foyer dans son intimité charmante.

Le programme de la *fête de 1905* vient d'être arrêté par les conseils de la Confrérie, ainsi que le budget des dépenses, qui ascende à 364,126 francs. Le format du *Conleur* ne nous permet pas de publier ce programme, qu'ont d'ailleurs déjà donné tous nos journaux. Quelques modifications et diverses innovations très bien accueillies y ont été apportées. Ainsi, après l'introduction, c'est la troupe de l'hiver qui apparaîtra la première, puis celles du printemps, de l'été et enfin, comme apothéose, celle de l'automne, à qui échoit naturellement la part d'honneur. Ce nouvel ordre nous paraît fort heureux.

Les figurants sont au nombre de 1555.

On sait déjà que le compositeur de la musique est Gustave Doret, que l'auteur du livret est René Morax, avec D. Baud-Bovy comme collaborateur, et que le dessinateur des costumes est Jean Morax.

A propos de « Nos bonnes ».

Monsieur le rédacteur.

L'entrefilet du *Conleur* d'aujourd'hui, intitulé *Nos Bonnes*, me donne l'idée de vous faire part du mot suivant dont je puis vous garantir l'absolue authenticité.

Il y a quelques années, une jeune bonne de

la Suisse allemande, placée dans notre ville, avait inscrit dans son carnet de dépenses le mot *Brinck*, et en regard la somme débourisée.

Devinez ce qui se cachait sous ce vocable barbare?... Je vous le donnerais en cent que vous n'y arriveriez pas, j'en suis sûr.

Il s'agissait... de *meringues*!

4 juin.

G.-A. B.



Gare, les poules!

Deux voisines babilent devant la maison. « Eh bien ! Fanchette, voilà tous vos garçons qui sont grands, à présent. Vous êtes contente, j'espère. J'en puis dire autant de mes filles. »

— Ah ! oui, Louise, que j'en suis contente, allez ! A présent, plus besoin d'avoir toujours ces gamins après les gredons. A eux de se surveiller. Aussi, vous savez, je lâche mes coqs, rentrez vos poules !

Petites insolences du langage.

Il est des personnes qui, à chaque phrase, s'interrompent pour vous dire : *Comprenez-vous? Vous comprenez bien? Vous m'entendez bien?* C'est absolument comme si elles vous disaient : *Etant convaincu que vous êtes un sot, il faut bien m'assurer si votre pauvre intelligence peut aller jusqu'à me comprendre.*

* * *

Y a-t-il rien de plus impertinent que cette locution : *Si ce que vous dites est vrai, je crois que, etc.* On ne saurait donner un démenti plus désobligeant.

On nous envoie, sans signature, l'amusante boutade que voici. Il nous semble l'avoir lue déjà quelque part. Où? nous ne nous en souvenons pas. Si quelqu'un peut nous en indiquer la source et l'auteur, nous nous empêtrerons d'en faire part à nos lecteurs dans notre prochain numéro.

L'oncle Pierre et Sapho.

— Comment diantre cette gravure a-t-elle pu entrer ici?

Telle était la question que je me posais, un jour, en remarquant, piqué à la porte de la grange, par deux épingle, une Sapho superbe et, comme on le sait, peu vêtue.

Lorsque mon oncle, qui était sorti pour gouverner, rentra, je lui demandai comment il s'était procuré cette reproduction de Gleyre. Il se mit à sourire et me dit à l'oreille :

— Allons voir prendre un verre au guillon et je te conterai ça. Y a de quoi rigoler.



Voici ce qu'il me narra :

« Y a un pair d'années que ça s'est passé, commença-t-il, c'était en septante-cinq ou septante-six. Je devais aller à Lausanne pour acheter quelques instruments, une faux, un fousoir et même, je crois, une brante. Je pars pour la capitale, je fais mes commissions et, avec des amis, on va prendre un verre au café qui fait le coin, tu sais, le café des Vaudois, histoire de blaguer un peu.

» Quand je me lève pour partir, je veux aller prendre ma faux ; mais va chercher le bonheur, on me l'avait robée... Je ne fais ni une ni deusse, je trace au magasin, là ousque je l'avais achetée... rien !

» Je ressors, je remonte la rue ; j'avais les sangs tout remués.

» Voilà-y pas que deux beaux mossieus me passent devant. Y se causaient en marchant. Un, surtout, avait une tapette du diable...

— ... Il est évident, qui disait, qu'il est venu pour Sapho.

» Ma faux, que je me dis, y parlent de ma faux ! Si on dirait que c'est des voleus avec des si beaux habits ! Et je me mets à leur tracer après, en écoutant de toutes mes forces.

— Le fait est qu'elle est superbe, disait l'autre, mais les connasseurs seuls savent l'apprécier.

» Poison ! que je jurais par dedans. Je crois bien, une faux de Vallorbe.

» Et je les suivais toujours.

— Enfin, tu vas la voir, reprenait l'autre, et si le cœur t'en dit...

» Ah ! ben non ! que je fais tout fort, en faisant le poing dans ma poche... On est là, heureusement.

» Mes deux gaillà se retournent et se pouffent de rire.

» Si je m'étais écouté... nom de nom !

» Enfin y z'arrivent près d'un beau bâtiment. Y z'entrent; j'entre. Y montent un escalier, je monte. Et voilà qu'on se trouve dans une grande chambre où y avait toutes sortes de dessins, des tableaux, des verts, des bleus, et des cadres tout en or... c'est ça qui était le plus beau.

» Je voyais tout rouge, à force qu'y avait de monde, mais je ne perdais pas de vue mes deux voleus.

» Tout à coup, y s'arrêtent devant un grand portrait où y avait une femme toute nue et, en haut, y avait écrit : *Sapho*.

» Alors j'ai compris qu'y parlaient de Sapho et pas ma faux, mais je n'ai pas voulu avoir l'air et je suis resté longtemps devant.

» Pour lors, un des deux mossieus vient comme ça vers moi et me dit :

— Comment trouvez-vous ce tableau ? Il a l'air de vous intéresser...

» Hum ! que j'y fais, en haussant les épaules, ma femme est bien mieux faite que ça !...

» Et je suis parti sans écouter toutes les balivernes qui me criaient après...

» En redescendant l'escalier, un petit jeunet m'a donné ce papier que tu as vu là-haut, dans la grange ; je l'ai mémérement payé cinquante centimes, mais je me suis pensé que ce serait pour l'Aloïse ».

— Et ta faux ? fis-je à mon oncle, l'as-tu retrouvée ?

» Pardi ! Y me l'avaient cachée, à la pinte, pour me faire chever. J'étais tout de même si content de l'avoir pas perdue, que j'ai payé une tournée de vieux.

» Ma foi, en sortant, la tête me tourniquait un brin. J'ai foulé la Brune et je suis parti.

» Quand je suis arrivé, vers la minuit, la tante Aloïse, qui avait ensfilé un gredon, me fait :

— Est-ce des heures pour rentrer, ça ? Dis-me voir un peu où tu est resté. N'as-tu pas vergogne de te conduire de la sorte ?

— Vois-tu, Aloïse, que j'y fais, c'est pas ma faute ?

— La faute à qui, aloï ?

— La faute à ma faux...

— A ta faux ?

— Oui, et puis aussi celle à Sapho !

— Comment sa faux... la faux de qui ?

» Ma langue quequeillat toujou un peu, aussi j'ai été me coucher sans piper un mot de plus.

» Le lendemain, Aloïse s'approche de moi, rouge comme un coq, elle tenait à la main le dessin de Sapho.

— Ah ! c'est comme ça que tu cours la prétaine, vieux lou !.. que tu vas voir des horreurs pareilles ! Je comprends que tu sois rentré si tard. Aussi ton papier y sera vite brûlé.

» Je lui ai expliqué aloo que c'était une peinture de l'antiquité, que c'était comme ça qui s'habillaient dans le temps, que... un tas de bonnes raisons qu'elle a énfin compris.

» N'empêche qui z'avait peu de vergogne dans c't antiquité, qu'elle me fait en m'apportant un pot de camomilles, rappoo à ma tête qui me faisait mal ».

Les trois verres étaient bus. Je remontai l'escalier tout en rêvant aux réflexions profondes de ma tante Aloïse.

A n'on pridzo, on dzo de tsautein.

Ao tsautein, quand l'è que fà on sélao à couâre lè renaille et lè bots dein lè gollie, à fère peliouâ lè mousselions, l'arreve prao so'veint qu'on donde ào pridzo, principalameint

se l'è à duve z'hâore de l'apri-midzo, quand l'autra couounoua de la perrotse l'a à dhi z'hâore dau matin.

On coup, — à on eindrà que ne vu pas décèla po ne pas fère de la peïnna à clliau dzéins que sant de bin galéze dzéins — lo pridoz ètai à ota, et lâi avâi pou de mondo : clliau ào bossi, lo syndico, dou municipaux, lo pétabosson, lo sounou, lo taupi ; po bin dere : tote lè z'autorité. De la part dâi fenne on pouâa vêre la serveinta dè la tiura, la grocha Marienne que sè setâve désô la louïe, et on par d'autro.

* louïe = galerie.

Apri lo chaumo et la prêire, lo menistre que meince à lière dein la Bibbia ou passadzo que sè desâi : « N'abandonnez pas nos saintes assemblées. » Sè met adan à lau dere que lè dzéin d'ora ne vallant pas de la moqua de tsat, que n'allâvant pequa ào pridoz, que vouâ ein manquâve la mâtî et que l'arant li lau nom marquâ dessus lo gros lâvoro.

Dêfro fasâi tsaud, dâi raveurs à fêre châ lè z'adze. On ouïa lè pindzon que tsantâvant dein lè brantse dâi telot. Dedein, lo menistre teimpète adi apri lè dzéin que n'irant pas vegniâ po l'oure. Et lo syndico sè peinsâve : « Dèvese pas por tê, dû que t'i quie ; cein que dit dâi z'autro ne t'regarde pas ; tê faut fêre on petit sono ein atteindeint ; tu tê reveillierai prâo quand sarâ su ton compto. »

Adan sè met à dremi et à ronflliâ, tandu que lè municipaux, qu'êtant adi dau mîmo avi que lo syndico, fasant quemet li. Cinq menute apri, bossi, pétabosson, sounou, la Marienne, tot cein droumessâi et fasâi on détertin que faillâi ôtre. Dâi momeints, la basse dau syndico baillive et quand s'arretâve l'ire po laissi la plielle ào nâ de ratta dau taupi que fasâi la clarinette ; la grocha Marienne rouilliâve pè sacosse, qu'on arâi djurâ la grocha quièsse. Ma fâi cein l'ire dau biau : on sè sarâi cru à m'on concert quand lè violâre accordant lau vioule dèvans dè djuvi.

Lo menistre sè dépitâve de ne pas pouâi réveilli son mondo. Guegnive sa serveinta ein sè deseint : « Ça z'iquie, se va donda assebin l'è sura d'ltre reinvouï de la tiura. » Ma fâi, quand ie vâi que la serveinta s'eindor et que sant que ti à ronflliâ que ion, ou pouro dzouveno, on boqueton fou qu'on lo nommâve Sami-lo-Taboriau, câ ne lâi compregnâ pas mè que ma choqua, noutron menistre sè met adan à fêre dâi bramâve que tota la fanfare s'arrête franc :

— Hé, avortillions de la mëtsance, regoues sons de l'einfè, que lau crie, vo veni ice po droumi ! Vo vâide portant que Sami-lo-Taboriau n'a pas dondâ quemet vo ti.

Adan Sami, que sè craya que lo menistre lo bramâve, sè lâive et lâi dit ein quequellieut on bocon :

— Estiusâ-mè, monsu lo menistre, prâo su que se n'avé pas ètâ taborniau, mè saré ein-droumâ assebin quemet lè z'autro.

MARC A LOUIS.



L'escargot du Léman.

Un de nos lecteurs nous écrit :

Si les Vaudois appelaient *barqu'ù fu* les premiers vapeurs qui sillonnaient les eaux du Léman, les Genevois, eux, avaient donné le nom d'*escargot* à l'apocalyptique « bateau à manège » dont vous avez parlé.

Que n'a-t-on conservé, pour quelque musée historique, cet engin de navigation qui avait des airs à la fois de galère, de moulin et de pressoir !

Lorsqu'il disparut, peu après 1826, un poète,

Petit-Senn, sauf erreur, fit son oraison funèbre :

De l'Escargot du lac, l'existence est à bout:
Il allait lentement. Il ne va plus du tout.

A méditer.

Les hommes appellent coquette la femme qui leur plait, quand ils ne peuvent parvenir à lui plaire.

* * *
Il faut toujours se réservé le droit de rire le lendemain de ses idées de la veille.

C'est bien comme ça. — Julie est une petite espigle de huit ans à qui sa maman disait, l'autre jour :

— Maintenant, chérie, te voilà grande fille ; il ne faut plus jouer avec les garçons.

— Mais, maman, plus nous grandissons et plus nous les aimons.

Le noyé-pendu.

Un batelier de V... voit un homme se jeter à l'eau. Il s'y jette après lui et a le bonheur de le retirer sain et sauf.

Quart d'heure après, il aperçoit son homme accrochée à la branche d'un arbre.

— Oh ! ma foi, rave, fait le brave batelier, si y veut absolument en finir avec la vie, c'est son affaire !

Le soir, il reçoit du syndic de l'endroit une verte semonce pour avoir laissé un homme se suicider sous ses yeux.

— Que voulez-vous, monsieur le syndic, je venais de le sorti de l'eau, n'est-ce pas ? j'ai cru qui s'était pendu pu se sécher.

* * *

Cette aventure me remet en mémoire les lignes suivantes, extraites d'un article de Paul Féval sur la manie du suicide :

« J'avais autrefois un copiste qui se nommait Tardivel, et qui se tuait toutes les semaines. Il est mort d'une autre maladie. Comme c'était la meilleure créature du monde, la première fois qu'il se tua, ce fut un deuil général dans ma maison ; je me souviens que j'eus grand peine à déchiffrer, à travers mes larmes, la lettre sacramentelle : « Quand vous lirez ces lignes, j'aurai cessé de souffrir. » Pauvre Tardivel ! si jeune ! Et je ne me doutais même pas de ses souffrances !

« Il revint le lendemain. Jugez de notre joie ! La seconde fois, on pleura moins ; la troisième, on rit, et puis ce fut une habitude prise. Quand Tardivel manquait : il s'était tué, voilà tout. Ce n'était pas dangereux. »

Soupe printanière.

(6 personnes.) (40 minutes.)

Eléments. — 1 carotte, 1 navet, 1 poireau, 125 gr. de chou, 2 pommes-de-terre, 1 poignée de gros pois frais, 1 dizaine de haricots verts, 2 cuillerées de pointes d'asperges, 1 ½ litre de cuision de légumes (ou de l'eau à défaut), 3 cuillerées de pâtes d'Italie, une pincée de pluches de cerfeuil, 40 gr. de beurre, 1 ½ dl. de crème, 6 gouttes d' « Arome Maggi ».

Opération. — Réunissez dans une casserole : carotte, navet, poireau, chou, pommes-de-terre, très finement émincés, ajoutez les petits pois et ¾ de litre de la cuision de légumes dont vous pouvez disposer (comme cuision de haricots blancs ouverts, de chou-fleur, d'asperges, etc.). Si vous n'en avez pas, mouillez à l'eau et ajoutez 18 gr. de sel. Faites partir en ébullition et, sitôt les légumes cuits, passez-les au tamis ou à la passoire. Délayez la purée avec le reste de la cuision de légumes, ou de l'eau, et en la tenant un peu claire. Remuez-la sur le feu jusqu'à l'ébullition, et tenez-la ensuite sur le côté du feu pendant 5 minutes. — D'autre part, et

cela pendant que les légumes cuisent, faites pocher les pâtes d'Italie dans 4 dl. d'eau légèrement salée. — Au moment de servir, retirez la purée du feu et complétez-la avec le beurre, la crème et l' « Arome Maggi ». Versez dans la soupière et ajoutez les haricots verts coupés en petits dés et les pointes d'asperges, ainsi que le cerfeuil. — Vous pouvez remplacer les pointes d'asperges par des petits pois fins cuits bien verts, de même que vous pouvez les mettre en plus des haricots verts et pointes d'asperges (lesquels cuits à part).

(*La Salle à manger de Paris.*)

LOUIS TRONGET.

Autre recette contre les fourmis. Celle-ci nous est adressée par une de nos lectrices.

« Pour empêcher les fourmis de s'introduire dans les armoires à provisions, il suffit d'y placer des boîtes en fer blanc contenant du goudron et de semer de la fleur de soufre sur les fenêtres et sur le seuil des portes où elles passent.

» L'herbe à tomates placée dans les armoires en chasse les fourmis.

» Enfin, dernier moyen, mais peu agréable, un citron pourri placé sur le passage des fourmis les fait aussitôt rebrousser chemin. »

Passé-temps.

La réponse au *carré syllabique* de notre numéro du 28 mai est :

Tri	râ	me
re	mè	de
me	de	cin

La prime est échue à Mlle Jeanne Bory, 34, rue de Monthoux, Genève.

Mots en losange.

L'un, chef de tout gouvernement,
Le second, amoncellement;
Cité sur les côtes d'Afrique;
Puis un personnage biblique.
Enfin, le cinq, une consonne,
Qui dans chaque pays résonne.

Tout lecteur du « Conteur » a droit au tirage au sort pour la prime.

Le tonneau des Danaïdes. — Un fonctionnaire chargé d'inventorier le mobilier d'un pauvre diable décédé, signale ainsi l'existence d'un tonneau en mauvais état trouvé dans le caveau du défunt :

• Item. — Un tonneau enfoncé par les deux bouts et ne contenant aucun liquide. »

Concerts Chambellan-Sentein. — Après la brillante saison d'opéra qui vient de se terminer et malgré la chaleur, il y avait un très nombreux auditoire aux concerts de mardi et de vendredi. Il n'en pouvait être autrement. Ce ne fut, du commencement à la fin, pour les deux artistes, qu'une suite d'ovations, de rappels, de bravos enthousiastes.

Le premier concert était consacré à *Thaïs*, de Massenet. Wagner et Mozart eurent les honneurs du second.

L'orchestre symphonique, dirigé par M. Hammer, fut aussi très applaudi, ainsi que Mme Monneron Dépassel.

KURSAAL. — La troupe de comédie qui joue en ce moment à Bel-Air a très grand succès. Au nombre des artistes, *Villaret*, du théâtre Cluny. *Le petit hôtel* et *Cyrane* de Blaigerac, une amusante parodie de la pièce de Rostand, sont très bien montés et interprétés avec un brio, une fantaisie comique, auxquels ne peut résister le rire. Il y a foule chaque soir. La salle est aménagée pour théâtre d'été ; on ne s'y aperçoit donc pas de la chaleur ; le spectacle d'ailleurs, ne vous en laisse pas le temps. *Le Capricorne*, opérette comique en 1 acte.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne — Imprimerie Guilloud-Howard.